

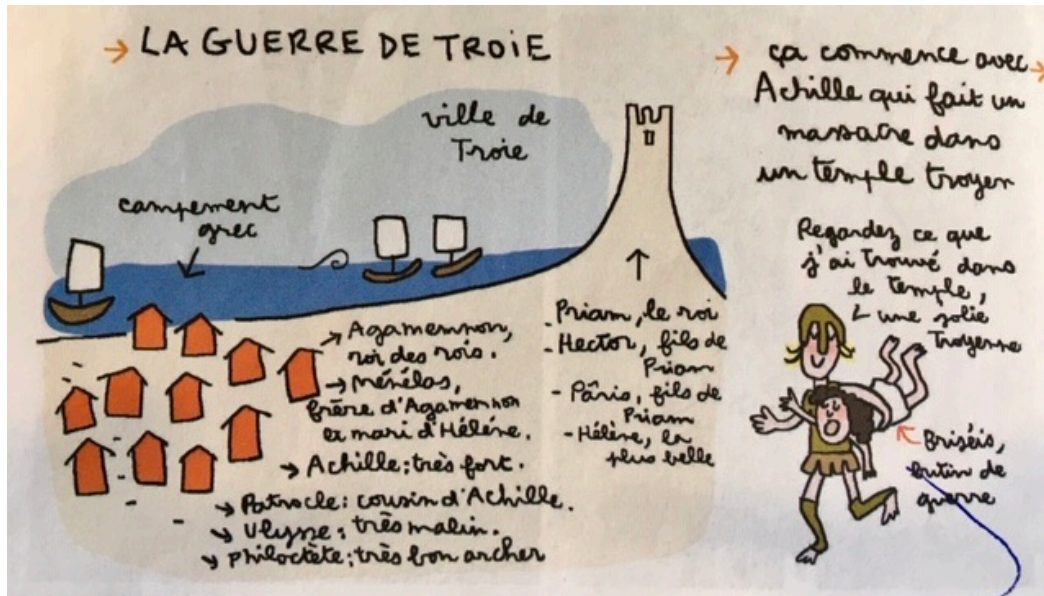
Osez Homère!

## Le corps et la mort.

Parcours pédagogiques à travers l'épopée homérique.

### Planter le décor :

Odysee, Franco Rossi, 1968, Episode 1 : [https://www.youtube.com/watch?v=BjN\\_merCA0Q](https://www.youtube.com/watch?v=BjN_merCA0Q)



Le chant XVI est connu sous le titre de « **Patroclie** ». Achille qui s'estime vengé par les désastres achéens, laisse Patrocle conduire ses troupes au combat. Il lui prête ses armes et les Myrmidons se préparent au combat sous ses encouragements. Les Troyens tombent en grand nombre et s'enfuient vers leur ville. Patrocle tue Sarpédon (iconographie ci-dessous). Apollon retire le corps du champ de bataille et donne force à Hector. Zeus accorde aux Troyens de tuer Patrocle. Achille envoie sa part mortelle au combat. Le substitut du héros achéen rencontre alors le héros troyen, Hector qui le tue. Patrocle meurt pour que le héros principal, Achille, revienne dans la bataille. Toute l'action de l'Iliade aboutit à ce dénouement terrible.

**Scène formulaire : l'armement de Patrocle** Chant XVI. (A mettre en // avec « Le chevalier provocateur » dans **Lancelot** de C. De Troyes?)

**Musique** : Générique de Game of Throne.

Il dit, et bientôt Patrocle revêt l'airain éclatant. D'abord il entoure ses jambes de riches brodequins, que fixent des agrafes d'argent ; il place ensuite sur sa poitrine la riche et brillante cuirasse du valeureux Éacide<sup>1</sup> ; suspend à ses épaules un glaive d'airain enrichi d'argent ; s'arme d'un large et solide bouclier, couvre sa tête d'un casque soigneusement travaillé, ombragé d'une épaisse crinière, et surmonté d'une aigrette aux ondulations menaçantes ; enfin il saisit deux forts javelots, dont sa main peut facilement faire usage ;

<sup>1</sup> Éacide : le premier Éacide est Pélée le père d'Achille, fils d'Eaque. Ici c'est évidemment Achille.

mais il ne touche point à la forte, à la grande, à la pesante lance du petit-fils d'Éaque ; nul parmi les Grecs n'aurait su l'ébranler ; le seul Achille pouvait manier cette arme terrible ; c'était un frêne coupé sur les sommets du Pélion, et que Chiron donna au père d'Achille, pour être la perte d'un grand nombre de héros. Patrocle aussitôt commande à Automédon<sup>2</sup> d'atteler les coursiers ; après le redoutable Achille, c'était le héros qu'il honorait le plus, et qui lui était le plus fidèle pour soutenir dans les combats la menace de l'ennemi. (...) Coursier mortel, il égale en vitesse les coursiers des dieux.

Achille, parcourant les tentes, fait revêtir les armes à tous les Thessaliens. Lorsque des loups dévorants, animés d'une force indomptable, ont déchiré sur les montagnes un cerf à la haute ramure qu'ils viennent d'égorger, leurs mâchoires en sont toutes teintes de sang ; alors ils vont en troupe aux bords d'une profonde fontaine ; de leur langue légère ils lapent la noire surface des ondes, et de leur bouche coule encore le sang du carnage. Leur âme est remplie d'un courage intrépide, et leurs entrailles sont gonflées, car leur faim est assouvie. Ainsi les chefs et les capitaines des Thessaliens se pressent autour du brave compagnon d'Éacide. Dans les rangs paraît le valeureux Achille, exhortant et les coursiers et les hommes armés de boucliers.

Traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montel.

### La mort de Patrocle. Chant XVI

Patrocle, méditant le malheur des Troyens, s'élançe ; trois fois il se précipite, semblable au farouche Arès, en poussant de grands cris ; trois fois il immole neuf guerriers. Il s'élançe une quatrième fois, tel qu'un dieu. Ce fut alors, ô Patrocle, que parut le terme de ta vie. Le terrible Phébos<sup>3</sup> accourt dans cette mêlée sanglante ; mais ce héros ne peut distinguer le dieu qui marchait dans la foule, car il s'avancait contre lui couvert d'un épais nuage. Apollon s'arrête derrière Patrocle, et, de sa pesante main, il lui frappe le dos entre les deux épaules : aussitôt un vertige trouble les yeux du guerrier. Apollon alors frappe le casque, et le détache de la tête ; cette armure superbe résonne et tombe en roulant aux pieds des chevaux ; l'épaisse crinière est souillée dans le sang et dans la poudre. Jusqu'alors il n'avait pas été permis que ce casque aux



Soledad Bravi, La guerre de Troie.

<sup>2</sup> Automédon: fils de Diorès, il est le conducteur du char d'Achille lors de la guerre de Troie.

<sup>3</sup> Phébos ou Phobos : fils d'Arès et d'Aporodite, frère de Deimos, la terreur. Incarnation de la peur panique.

crins ondoyants fût jamais profané par la poussière : c'est qu'il protégeait la tête d'un héros divin, le front superbe d'Achille. Aujourd'hui Zeus permet qu'Hector le place sur sa tête ; mais déjà lui-même était près de périr.

Cependant, entre les mains de Patrocle, se brise la forte et longue lance revêtue d'airain ; le bouclier qui le couvre tout entier tombe de ses épaules avec le riche baudrier. Le grand Apollon, fils de Zeus, délie la cuirasse ; l'âme du héros est frappée de terreur ; la force abandonne ses membres agiles ; il s'arrête éperdu. (...)

Dès qu'Hector voit s'éloigner le magnanime Patrocle blessé par l'airain cruel, il s'avance près de lui, à travers les rangs, lui plonge sa pique dans les entrailles, et les traverse avec le fer. Patrocle tombe avec fracas, et cause une grande douleur à l'armée des Achéens. Ainsi, lorsqu'un lion attaque un sanglier furieux, tous deux sur le sommet des montagnes combattent pleins d'ardeur pour une faible source où l'un et l'autre veulent se désaltérer ; mais enfin le lion, par sa force, terrasse le sanglier écumant ; de même Hector, d'un coup de sa lance, ravit le jour à l'illustre Patrocle, qui lui-même immola un grand nombre de guerriers. Alors, d'une voix triomphante, le fils de Priam s'écrie :

« Patrocle, tu pensais détruire notre ville, et, ravissant la liberté aux femmes troyennes, tu croyais les conduire dans tes vaisseaux jusqu'aux champs aimés de ta patrie : insensé ! (...) Respirant à peine, Patrocle, tu lui répondis en ces mots : « Hector, tu triomphes maintenant avec orgueil ; car Zeus et Apollon te donnent la victoire. Ces dieux m'ont aisément dompté ; ce sont eux qui ont arraché mes armes de mes épaules, car si vingt guerriers tels que toi m'eussent attaqué, tous auraient péri terrassés par ma lance. (...) Toutefois, je te le prédis, grave mes paroles au fond de ton âme : toi-même tu n'as pas longtemps à vivre ; déjà près de toi s'avancent et la mort et l'inexorable destinée, qui te dompteront sous les coups d'Achille, petit-fils d'Éaque. »

À peine il achevait ces paroles, qu'il est enveloppé des ombres de la mort ; son âme s'envolant de son corps descend dans les enfers, et déplore son destin en abandonnant la force et la jeunesse. Quoiqu'il ne soit déjà plus, Hector lui adresse ces mots :

« Patrocle, pourquoi me prédire une mort déplorable ? Qui sait si le fils de la blonde Thétis, Achille, frappé lui-même par ma lance, ne perdra pas le jour avant moi ? »  
(...)

Traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montel

### **La mort de Patrocle, réécriture par Madeline Miller.**

Ma tête cogne encore le sol, et je reste là, hébété et haletant. Autour de moi, une foule de têtes floues s'est rassemblée. Ces gens sont-ils venu m'aider? Quelque chose a changé: je sens le contact piquant de l'air froid sur mon front humide de sueur, mes cheveux noirs détachés enfin libres. *Mon casque*. Il est là, à côté de moi, retourné tel une coquille d'escargot vide. Mon armure aussi s'est détachée : ses boucles qu'Achille a soigneusement fermées ont été défaits par un dieu, et ses morceaux s'éparpillent par terre. C'est tout ce qui reste de ma coquille cassée et renversée.

Les cris rauques et furieux des Troyens brisent le silence glacé. Mon cerveau effrayé reprend vie : non seulement je suis seul et sans armes, mais il savent désormais que je ne suis que Patrocle.



*Cours*, me dis-je, horrifié. Je saute sur mes pieds. Une lance qui passe en un éclair près de moi me manque d'un cheveu. Elle m'a égratigné la peau de ma cheville, à présent zébré d'une ligne rouge. Je me tortille pour échapper à une main qui tente de m'attraper, cédant à la panique frappant à grands coups dans ma poitrine. A travers un voile de terreur, je vois quelqu'un envoyer une autre lance en direction de mon visage. Sans trop savoir comment, je suis assez rapide pour l'éviter, et elle m'ébouriffe juste mes cheveux comme le souffle d'un amant. Quelqu'un m'en jette une troisième dans les jambes pour me faire trébucher. Je saute par dessus, choqué de n'être pas déjà mort. Je n'ai jamais été aussi rapide de toute ma vie.

Mais celle que je ne vois pas arrive par derrière. Elle me transperce le dos avant de ressortir à l'air libre entre mes côtes. Je titube, poussé en avant par la force de l'impact, le choc déchirant de la douleur et l'engourdissement brûlant qui s'installe dans mon ventre. Puis je sens une secousse. Le pointe n'est plus là. Le sang jaillit sur ma peau froide. Je crois que je hurle.

Le chant d'Achille, Madeline Miller, 2012.

### **Apparition de Patrocle à Achille, Chant XXIII**

Au milieu de ses nombreux Thessaliens, le fils de Pélée, soupirant, s'était étendu sur les bords de la mer bruyante, en un lieu souillé de sang, et où les flots avaient lavé la plage, lorsque le doux sommeil, qui calme les peines de l'âme, se répand autour du héros ; car ses membres furent brisés de fatigue en poursuivant Hector devant les hauts remparts d'Ilion. Alors lui apparut l'âme du malheureux Patrocle ; c'était sa taille, ses yeux et sa voix, les mêmes habits dont il était revêtu : il s'arrête près de la tête d'Achille, et lui dit ces mots :

« Tu dors, Achille ; est-ce que tu m'aurais oublié ? Jamais tu ne me négligeas durant ma vie, et tu me délaisses après ma mort ; célèbre promptement mes funérailles, afin que je franchisse les portes de l'Enfer. Les âmes, les images des morts me repoussent au loin, et ne me permettent point au delà du fleuve de me mêler à eux ; j'erre tristement devant le palais aux larges portes qu'habite Hadès : tends-moi, je t'en conjure, une main secourable. Hélas ! je ne reviendrai plus des royaumes sombres quand tu m'auras accordé les honneurs du bûcher : tous deux, pleins de vie, nous ne nous asseoirons plus loin de nos compagnons, pour consulter ensemble sur nos projets. Une funeste destinée, celle qui à présidé à ma naissance, s'est emparée de moi ; toi-même, ô divin Achille, ton sort est de périr sous les murs des valeureux Troyens. Mais je te le dis et t'en supplie, cède à mes vœux : que mes os ne soient point séparés des tiens, Achille ; qu'ils reposent ensemble, comme ensemble nous fûmes nourris dans tes demeures, lorsque, jeune encore, Ménétiôs me conduisit d'Oponthe jusque dans ton palais, pour éviter la peine d'un meurtre, au jour où, malheureux, en jouant aux osselets, je tuai, sans le vouloir, le fils d'Amphidamas, dans un accès de colère. Alors le guerrier Pélée m'accueillit dans sa maison ; il m'éleva avec soin et me nomma ton écuyer. Ainsi donc, Achille, qu'un même tombeau reçoive nos ossements, et qu'ils soient renfermés dans cette urne d'or que te donna ton auguste mère. » L'impétueux Achille lui répond aussitôt : « Pourquoi venir en ces lieux, ô toi qui m'es si cher, pourquoi me prescrire ces devoirs ? Oui, je les accomplirai, oui, je ferai tout, ainsi que

tu le désires ; mais approche, qu'un instant du moins nous puissions nous embrasser et nous rassasier de larmes amères. »

En disant ces mots, Achille lui tend les mains ; mais il ne peut le saisir, et l'âme dans le sein de la terre, comme une légère vapeur, s'échappe en frémissant. Achille se lève aussitôt, frappe ses mains à grand bruit, et, d'une voix lugubre, il s'écrie :

« Grands dieux ! l'âme ou du moins son image existe donc dans les demeures d'Hadès, quand le corps n'y réside plus. Durant toute la nuit l'âme du malheureux Patrocle m'est apparue gémissante et plaintive ; elle m'a prescrit tous ses ordres, et elle ressemblait merveilleusement à lui-même!

**Le cadavre du roi Tsongor se lève.** La mort du roi Tsongor, Laurent Gaudé, 2002.

Dans la salle du catafalque, le roi Tsongor s'était levé. Son corps décharné de vieux mort était si maigre qu'il semblait par endroits transparent. Katabolonga contemplait son roi médusé. Il crut que Tsongor revenait d'entre les morts. Puis il vit le visage du roi et il comprit que c'était la douleur, une douleur aiguë, qui l'avait fait se lever ainsi. Il restait là, debout, bouche bée. Aucun son ne sortait. Il fait un geste de la main comme pour désigner quelque chose qu'il ne pouvait nommer. Katabolonga baissa les yeux.

« Que veux-tu de moi, Tsongor? »

Le roi ne répondit rien et s'approcha encore de son ami. Sa fixité de mort conférait à ses traits quelque chose d'insoutenable. Katabolonga parla à nouveau.

« Tu l'as vu, n'est-ce pas? Tu as vu ton fils passer devant toi? Tu t'es jeté à ses pieds mais tes bras n'ont rien pu enlacer. Ou peut être es-tu seulement resté figé? Sans pouvoir faire un pas. Tu as regardé le doux sourire de Liboko. C'est cela, n'est ce pas. Oui je sais. Que veux-tu de moi Tsongor? »

Le silence, à nouveau, emplit la cave. Katabolonga contemplait les yeux écarquillés de son ami. Ses lèvres doucement frémissaient. Katabolonga tendit l'oreille. Un son lointain lui parvint. Il se concentra. Le roi Tsongor parlait tout bas. C'était une mélodie toujours répétée. Katabolonga écouta. Oui. C'était cela. Le même mot répété à l'infini sortait des lèvres du mort avec toujours plus de force. Jusqu'à emplir la salle tout entière. Le même mot que le cadavre ne faisait que répéter avec les yeux fixés sur Katabolonga.

« Rends-la-moi... Rends-la-moi... Rends-la-moi... »

Katabolonga ne comprit pas. Il crut que Tsongor parlait de Liboko. La douleur l'envahissait. Il aurait voulu pleurer.

« Tu sais que si je le pouvais, je te rendrai ton fils, dit-il. Mais j'ai étendu moi-même le linceul sur son corps. Il n'y a rien que je puisse faire. »

Tsongor l'interrompit. Sa voix était plus forte maintenant et plus assurée.

« La pièce... Rends-la-moi... »

Il parlait maintenant comme il le faisait autrefois. Mais ce n'était pas le doux murmure d'une voix qui prend plaisir aux méandres d'une conversation. C'était une voix rauque qui donne des ordres.

« La pièce que je t'ai donnée, Katabolonga. Rends-la-moi. Je ne vais pas au-delà. C'est fini. Je l'ai vu. Oui. Le sourire aux lèvres. La moitié du visage écrasée. Nos regards se sont croisés. Il ne s'est pas arrêté. Son sourire a glissé sur moi. La pièce que je t'ai donnée, Katabolonga, il est temps.

## Oser écouter et lire une traduction qui redonne du rythme?

### Metrical analysis

#1	ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι    Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·	-uul--l-uul-uul-uul-x
#2	ὑμεῖς γὰρ θεαὶ ἐστε    πάρεστε τε ἴστε τε πάντα,	--l--l-uul-uul-uul-x
#3	ἡμεῖς δὲ κλέος οἴον    ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν·	--l--l-uul-uul-uul-x
#4	οἳ τινες ἡγεμόνες    Δαναῶν καὶ κοίρανοί ἦσαν·	-uul-uul-uul--l-uul-x

### Translittération:

Ἐσπέτε nun moī Moussaī Oloumpia dômat'ékhoussaï:

Ouweis gar Thēai estē parēstē té wīstē té panta,

Êweis dé klēwos oïon akouomēn oudé ti wīdmen

Oi tiness êguémonēs Danaôn kai koiranoī êsan.

« Dites-moi donc, ô Muses qui demeurez sur l'Olympe,  
Omniprésentes déesses qui connaissez toutes choses  
-nous, sans connaître rien, entendons la rumeur qui s'ébruite-  
Quels étaient les meneurs et les chefs des armées danaennes. »

### **Chant II vers 484-487**

Traduction Philippe Brunet, Seuil, 2010.

- Pour faire entendre L'Iliade autrement, avec la musique du vers, une nouvelle traduction de P. Brunet est disponible au Seuil. Vous pouvez l'entendre réciter l'Iliade à partir de 13'30 sur ce lien:

<https://www.youtube.com/watch?v=ElMOI7eyZxM> dans l'émission de France Culture

« Tout un monde »

- Et la version en grec avec le rythme: <https://www.youtube.com/watch?v=tyMjuvwJhqw> à 4'25 toujours avec Philippe Brunet (mais en vrai)

A ces mots, il tira son glaive à la pointe tranchante,  
Qui le long de son flanc, pendait, puissant, gigantesque.  
Se ramassant, il fonça, comme un aigle aux ailes altières  
vole, puis fond vers la plaine à travers la nuée ténébreuse,  
pour se saisir d'un tendre agneau, d'une hase craintive:  
ainsi fonça Hector, agitant sa lame mordante.  
Le Péléide bondit; la fureur s'empara de son âme,  
âpre et sauvage; son bouclier couvrait sa poitrine,  
beau, ciselé; sur sa tête oscillait son casque splendide

à bossettes quadruples, dont flottent les mèches splendides,  
d'or, qu'assembla Héphaïstos, nombreuses, autour du panache.  
Comme, parmi les astres, va dans la nuit lactescente  
l'Astre du Soir, le plus beau qui soit dans l'orbe céleste,  
ainsi brillait la lance acérée que portait l'Eacide  
au poing droit, pointant Hector des pensées destructrices,  
visant l'endroit où sa belle chair offrait un point faible.  
Tout son corps était couvert par ses armes de bronze,  
resplendissantes, dont il dépouilla le farouche Patrocle.  
Là où la clavicule sépare le cou de l'épaule,  
à la gorge, par où la vie s'en va le plus vite,  
contre Hector s'avançant, Achille frappa de sa lance:  
tout son cou délicat fut traversé par la pointe,  
mais la trachée n'étant pas tranchée par le bois lourd-de-bronze,  
Il peut encore répondre et dire quelques paroles.

v.306-329

Duel Film Troie de W. Petersen,

<https://www.youtube.com/watch?v=iBUZzrrFgms&feature=youtu.be>

### La mort d'Hector, Chant XXIV.

Ayant ainsi parlé, il tira le glaive acéré qui, grand et fort, s'allongeait sous son flanc ; puis, se ramassant sur lui-même, il s'élança comme l'aigle qui, volant du haut des airs, fond dans la plaine à travers les nuées ténébreuses pour se saisir d'une tendre agnelle ou d'un lièvre blotti. De la même façon s'élança Hector, en brandissant son glaive acéré. Achille prit aussi son élan, le cœur empli d'une sauvage ardeur. Par devant, il se couvrait la poitrine avec son beau bouclier habilement ouvragé ; son casque étincelant, à quatre bossettes, s'inclinait sur sa tête, et les beaux brins d'or, qu'Héphaïstos avait étirés en grand nombre tout autour de l'aigrette, ondoyaient en tout sens. Tel l'astre qui s'avance au milieu d'autres astres au plus fort de la nuit : Vesper, le plus bel astre qui ait sa place au ciel ; telle luisait la lance bien aiguisée qu'Achille brandissait de sa droite, en méditant la perte du divin Hector, et en cherchant sur sa belle chair l'endroit où elle serait le plus pénétrable. Or, les belles armes de bronze dont il avait, après l'avoir tué, dépouillé par violence le vigoureux Patrocle, garantissaient sa chair de toutes parts ; elle n'apparaissait qu'au seul point où les clavicules séparent le col des épaules, au creux de la gorge, là où se perd le plus rapidement le souffle de la vie. Ce fut donc là que le divin Achille poussa sa pique contre l'argent Hector. Son cou délicat fut de part en part traversé par la pointe ; mais la pique de frêne, alourdie par le bronze, ne trancha point la trachée ; elle permit à Hector de dire quelques mots de réponse à Achille. Hector tomba dans la poussière, et le divin Achille exultant s'écria : — Hector, tu te disais sans doute, en dépouillant Patrocle, que tu serais indemne, et tu n'étais pas en garde contre moi qui restais à l'écart, insensé ! Mais loin d'ici, en arrière et près des vaisseaux, se tenait un vengeur beaucoup plus fort que lui : c'était moi qui viens de rompre tes genoux. Toi, les chiens et les rapaces te déchireront ignominieusement, tandis qu'à Patrocle, les Achéens rendront les honneurs funèbres. (...)

Et Hector, mourant, Hector au casque étincelant répond : « Oui, oui, je n'ai qu'à te voir pour te connaître: je ne pouvais te persuader, un coeur de fer est en toi. Prends garde seulement que je ne sois pour toi le sujet du courroux céleste, le jour où Pâris et Phoebos Apollon, tout brave que tu es, te donneront la mort devant les portes Scées. A peine a-t-il parlé: la mort, qui tout achève, déjà l'enveloppe. Son âme quitte ses membres et s'en va, en volant chez Hadès, pleurant sur son destin, abandonnant la force et la jeunesse. Il est déjà mort, quand le divin Achille dit: « Meurs : la mort, moi, je la recevrai le jour où Zeus et les autres dieux immortels voudront bien me la donner.»

Traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montel.

<http://expositions.bnf.fr/homere/v/41/index.htm>

### L'outrage du corps d'Hector. Chant XXIV

L'assemblée se sépare, et les guerriers se dispersent parmi les rapides navires, puis ils préparent le repas du soir, afin de se livrer ensuite aux douceurs du repos. Cependant Achille pleure au souvenir de son compagnon chéri, et le sommeil, qui dompte toutes les peines, ne s'empare point de lui. Il s'agite de tous côtés sur sa couche, en regrettant et la force et le noble courage de Patrocle ; il songe à tout ce qu'autrefois il accomplit avec lui, aux travaux qu'ils supportèrent ensemble soit dans les combats, soit en traversant les mers orageuses : à ce souvenir, il répand des larmes brûlantes, tantôt couché sur le flanc, tantôt sur le dos ou sur le sein. Tout à coup, se levant, il erre tristement sur le rivage de la mer, et l'aurore le retrouve quand elle vient éclairer l'Océan et ses rivages. Cependant Achille place sous le joug ses coursiers impétueux, et attache derrière son char le cadavre d'Hector ; trois fois il le traîne autour du tombeau de Patrocle, et retourne chercher le repos dans sa tente, en laissant le corps d'Hector étendu dans la poussière ; mais Apollon préserve sa chair de toute souillure, touché de compassion pour ce héros, quoiqu'il n'existe plus ; il le couvre tout entier de son égide d'or, afin qu'Achille en le traînant ne puisse le déchirer.

C'est ainsi que ce héros furieux outrageait le divin Hector.



Henri Lévy (1840-1904) Sarpédon, 1874,  
Salon de 1874, Huile sur toile, Paris, Musée  
d'Orsay.



## Documents :

J.P. Vernant, L'individu, la mort, l'amour, « La belle mort ou le cadavre outragé »

L'exploit héroïque s'enracine dans la volonté d'échapper au vieillissement et à la mort, quelques "inévitables" qu'ils soient, de les dépasser tous les deux. On dépasse la mort en l'accueillant au lieu de la subir, en en faisant le constant enjeu d'une vie qui prend ainsi valeur exemplaire et que les hommes célébreront comme un modèle de "gloire impérissable". Ce que le héros perd en honneurs rendus à sa personne vivante, quand il renonce à la longue vie pour choisir la prompte mort, il le regagne au centuple dans la gloire dont est auréolé, pour tous les temps à venir, son personnage de défunt. Dans une culture comme celle de la Grèce archaïque, où chacun existe en fonction d'autrui, sous le regard et les yeux d'autrui, où les assises d'une personne sont d'autant mieux établies que s'étend plus sa réputation, la vraie mort est l'oubli, le silence, l'obscur indigité, l'absence de renom.

(...)

Par le thème de la mutilation des corps, l'épopée souligne la place et le statut exceptionnels de l'honneur héroïque, de la belle mort, de la gloire impérissable : ils dépassent de si haut l'honneur, la mort, le renom ordinaires que, dans le cadre d'une culture agonistique où l'on ne prouve sa valeur que contre autrui, sur le dos et au détriment d'un rival, ils supposent, en contrepartie, aussi bas au-dessous de la norme qu'ils s'élèvent au-dessus, une forme radicale de déshonneur, un anéantissement totale, absolu, une infamie définitive et totale.

Cependant si, à travers ses allusions constantes aux corps dévorés par les chiens ou pourrissant au soleil, le récit dessine, par le thème du cadavre outragé, le lieu où vient s'inscrire le double inversé de la belle mort, cette perspective d'une personne réduite à rien, abîmée dans l'horreur, est, dans le cas du héros, repoussée au moment même où elle est évoquée. La guerre, la haine, la violence destructrice, ne peuvent rien contre ceux qui, animés par le sens héroïque de l'honneur, se sont voués à la vie brève. La vérité de l'exploit, dès lors qu'il a été accompli, ne saurait plus être ternie ; c'est elle qui fait la matière de l'épos. Comment le corps du héros pourrait-il avoir été outragé, son souvenir extirpé ? Sa mémoire est toujours vivante : elle inspire cette vision directe du passé qui est le privilège de l'aède. Rien ne peut atteindre la belle mort : son éclat se prolonge et se fond dans le rayonnement de la parole poétique qui, en disant la gloire, la rend tout à fait réelle. La beauté du kalòs thánatos n'est pas différente de celle du chant, un chant qui, lorsqu'il la célèbre, se fait lui-même, dans la chaîne continue des générations, mémoire immortelle.

Ainsi, le conseiller semble être posé comme ayant plus « d'envergure » que le roi qui, lui, a plus « de hauteur » ; quant au guerrier, le plus grand et le plus large, il apparaît comme « le pilier » du pouvoir. Premier en stature physique, le guerrier est pourtant le dernier dans la hiérarchie des rangs. Cette lecture pourrait indiquer une place problématique du guerrier au début de l'époque archaïque.

Dans le monde homérique, une stature physique hors du commun, telle celle du super-héros, le guerrier Achille (né d'un mortel et d'une déesse), est source d'admiration et de crainte, car elle frôle le divin (les dieux sont plus grands et plus forts) et le pouvoir qui lui est attaché. Mais plus communément les « meilleurs » se distinguent parce qu'ils sont « brillants », ont de « l'envergure », de la « hauteur ». Ces caractéristiques font apparaître en traits emblématiques les qualités recherchées dans la société. Ce qui pour nous est trait physique congénital, identité corporelle, se prête à l'époque homérique à des *liftings* soudains, pour peu que les dieux soient favorables et revitalisent une corporéité pensée comme essentiellement mouvante (...)

La corporéité héroïque met en jeu les limites de la condition humaine, entre dieux et bêtes. Une tension s'instaure entre : d'un côté l'aspiration à une jeunesse imputrescible, celle qui caractérise le divin; elle s'obtient en allant au devant de la mort, pour rester vivant dans la mémoire des hommes, à travers le chant épique. De l'autre, le risque de mourir dans l'obscurité de la condition humaine, sans sépulture, et devenir une masse informe, un simple *soma*. L'humain se vit comme participant des mêmes flux que ceux des puissances cosmiques, relié à ce que nous appelons les éléments naturels. Sa corporéité n'est pas close sur lui-même. Il n'est pas un individu au sens propre du terme: *individūs*.

mortels, en contrepartie s'ouvre la perspective d'un passage de l'humain vers le divin. Ce passage implique la notion d'épreuve. L'épreuve réussie est exploit, le statut héroïque peut ainsi transcender la condition humaine.

Comment la corporéité du héros est-elle engagée dans le déplacement des limites de l'humain ? En allant au-devant de la mort, le héros approche la puissance des dieux et leur éternelle jeunesse. Sur son cadavre transparait une étonnante beauté, l'éclat de l'*hebe* (jeunesse) qui fait de lui un « beau mort ». Il en va ainsi lors de la mort d'Hector : les guerriers « admirent la prestance et l'apparence (*phuen kai eidos*) d'Hector »<sup>28</sup>. Comme l'a montré Nicole Loraux<sup>29</sup>, paradoxalement c'est au moment précis où il la perd que le guerrier conquiert la jeunesse. Mais en brigant le statut héroïque et la gloire qui lui est attachée, le héros met en jeu le possible outrage de son cadavre<sup>30</sup>.

L'homme à l'époque homérique, et plus tard encore, se sent relié au monde alentour par de « longs filaments invisibles et impalpables »<sup>41</sup>. Cette imbrication de l'humain dans le cosmos semble confirmée par une vision végétale de sa corporéité, comme cela a été indiqué dans le premier point. À travers les métaphores, l'être humain suit le cycle de la vie végétale ; de la « jeune pousse »<sup>45</sup> au vieillard flétri, en passant par la floraison printanière de la jeunesse<sup>46</sup> et la force de l'âge, tels les « chênes [...] portant tête haute »<sup>47</sup>.